

Syndicat mixte de gestion du Centre de formation  
à l'enseignement de la **Danse** et de la **Musique**

---

# ANNALES DES EPREUVES DE LA FORMATION CONTINUE



---

## TABLE DES MATIERES

<b>EPREUVES DE COMMENTAIRE DE TEXTE</b>	<b>3</b>
LORIENT 2003-2005 .....	4
CHOLET 2004-2006.....	8
BREST 2005-2007.....	9
LE MANS 2007-2009 .....	11



---

## EPREUVES DE COMMENTAIRE DE TEXTE



---

## LORIENT 2003-2005

---

Sujet au choix du candidat  
Durée : 3 heures

SUJET 1
---------

### Le divorce de la science et de la culture

Il fut un temps où les savants considéraient avec dédain ceux qui tentaient de rendre leurs travaux accessibles à un large public. Mais, dans le monde actuel, une telle attitude n'est plus possible. Les découvertes de la science moderne ont mis entre les mains des gouvernements une puissance sans précédent dont ils peuvent user pour le bien ou pour le mal. Si les hommes d'Etat qui détiennent cette puissance n'ont pas au moins une notion élémentaire de sa nature, il n'est guère probable qu'ils sauront l'utiliser avec sagesse. Et, dans les pays démocratiques, une certaine formation scientifique est nécessaire, non seulement aux hommes d'Etat, mais aussi au grand public.

Faire acquérir cette formation au plus grand nombre n'est pas chose facile. Ceux qui savent effectivement servir de trait d'union entre les techniciens et le public accomplissent une tâche qui est nécessaire non seulement pour le bien-être de l'homme, mais simplement pour sa survie. Je crois que l'on devrait faire beaucoup plus en ce sens, pour assurer l'éducation de ceux qui ne se destinent pas à devenir des spécialistes scientifiques. Le prix Kalinga rend un immense service à la société en encourageant ceux qui s'attaquent à cette entreprise difficile.

Dans mon pays, et, à un moindre degré, dans d'autres pays de l'Occident, on considère en général – par suite d'un regrettable appauvrissement de la tradition de la Renaissance – que la « culture » est essentiellement littéraire, historique et artistique. Un homme n'est pas considéré comme inculte s'il ignore tout de l'œuvre de Galilée, de Descartes et de leurs successeurs. Je suis convaincu que tout le programme d'enseignement général devrait comprendre un cours d'histoire de la science du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, et donner un aperçu des connaissances scientifiques modernes, dans la mesure où celles-ci peuvent être exposées sans faire appel à des notions techniques. Tant que ces connaissances sont réservées aux spécialistes, il n'est guère possible aux nations de diriger leurs affaires avec sagesse.

.../...



Il existe deux façons très différentes d'évaluer les réalisations humaines : on peut les évaluer d'après ce que l'on considère comme leur excellence intrinsèque ; on peut aussi les évaluer en fonction de leur efficacité en tant que facteurs d'une transformation de la vie des institutions humaines. Je ne prétends pas que l'un de ces procédés d'évaluation soit préférable à l'autre. Je veux seulement faire remarquer qu'ils donnent des échelles de valeur très différentes. Si Homère et Eschyle n'avaient pas existé, si Dante et Shakespeare n'avaient pas écrit un seul vers, si Bach et Beethoven étaient restés silencieux, la vie quotidienne de la plupart de nos contemporains serait à peu près ce qu'elle est. Mais, si Pythagore, Galilée et James Watt n'avaient pas existé, la vie quotidienne, non seulement des Américains et des Européens de l'Ouest, mais aussi des paysans indiens, russes et chinois serait profondément différente. Or, ces transformations profondes ne font que commencer. Elles affecteront certainement l'avenir encore plus qu'elles n'affectent le présent.

Actuellement, la technique scientifique progresse à la façon d'une vague de chars d'assaut qui auraient perdu leurs conducteurs : aveuglément, impitoyablement, sans idée, ni objectif. La principale raison en est que les hommes qui se préoccupent des valeurs humaines, qui cherchent à rendre la vie digne d'être vécue, vivent encore en imagination dans le vieux monde préindustriel, ce monde qui nous a été rendu familier et aimable par la littérature de la Grèce et par les chefs-d'œuvre - que nous admirons à juste titre - des poètes, des artistes et des compositeurs, de l'ère préindustrielle.

Ce divorce entre la science et la « culture » est un phénomène moderne. Platon et Aristote avaient un profond respect pour ce que de leur temps on connaissait de la science. La Renaissance s'est autant préoccupée de rénover la science que l'art et la littérature. Léonard de Vinci a consacré plus d'énergie à la science qu'à la peinture. C'est aux architectes de la Renaissance que l'on doit la théorie géométrique de la perspective. Pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, de grands efforts ont été entrepris pour faire connaître au public les travaux de Newton et de ses contemporains. Mais à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, les concepts et les méthodes scientifiques deviennent de plus en plus abstrus, et toute tentative pour les rendre intelligibles au plus grand nombre apparaît de plus en plus illusoire. La théorie et la pratique de la physique nucléaire moderne ont révélé brutalement qu'une ignorance totale du monde de la science n'est plus compatible avec la survie de l'humanité.

**Bertrand Russell**

Allocution reproduite dans le Courrier de l'Unesco<sup>1</sup>

### **Résumé :**

Vous résumerez ce texte en 200 mots avec une tolérance de plus ou moins 10 %.  
Vous indiquerez en fin de résumé le nombre de mots utilisés.

### **Commentaire de texte :**

Partagez-vous cette opinion de l'auteur : « Actuellement, la technique scientifique progresse à la façon d'une vague de chars d'assaut qui auraient perdu leurs conducteurs : aveuglément, impitoyablement, sans idée ni objectif » ?  
Votre réponse sera illustrée d'exemples précis.

---

<sup>1</sup> Ce texte reproduit dans sa quasi-totalité l'allocution prononcée par Bertrand Russell lors de la réception du prix Kalinga de vulgarisation scientifique, qui lui a été décerné par l'Unesco le 28 janvier 1958.



## SUJET 2

### La crainte de la différence

La crainte de la différence, allant parfois jusqu'à son refus, est un réflexe largement répandu. Les enfants ont peur de se distinguer des autres. Les adolescents sont les premiers à suivre les modes. Mais, bien plus grave, les adultes se méfient presque instinctivement de tous ceux qui n'appartiennent pas à leur collectivité, entraînant rivalités de palier, discussions entre administrations, discordes entre nations, haines religieuses ou raciales.

Et pourtant ce réflexe est à la fois un non-sens biologique et une erreur fondamentale sur le plan culturel.

Sur le plan biologique, trois notions en aideront la compréhension.

D'abord, chaque être vivant est différent ; il est même unique tant il y a de variations possibles dans sa composition chimique. C'est le produit du mélange des caractères paternels et maternels, ceux-ci provenant eux-mêmes d'un mélange des caractères des quatre grands-parents. De plus, ces caractères (ou gènes) présentent dans les populations de multiples variantes. Pour l'homme, le nombre des combinaisons possibles dépasse, a-t-on dit, le nombre des atomes contenus dans tout l'univers connu. A chaque génération apparaissent donc, fruits de la loterie génétique, des êtres nouveaux, uniques car formés d'une combinaison entièrement nouvelle des caractères génétiques. La nature a bien pris soin d'assurer que ce mélange se reproduise à intervalles réguliers : le sexe et la mort le répètent à chaque génération.

Ensuite, selon le processus darwinien<sup>2</sup> de la sélection naturelle, les individus ayant reçu, par hasard, les combinaisons les rendant les plus aptes à vivre dans un certain milieu, survivent et ont le plus de descendants, alors que les moins aptes en ont moins. Ainsi, grâce à la diversité des individus qui la compose, une espèce pourra-t-elle s'adapter à d'éventuels changements d'environnement, de climat ou à l'apparition de nouveaux parasites ou agents pathogènes<sup>3</sup>. La différence entre individus est donc une nécessité absolue pour la perpétuation d'une espèce. Elle est à la base de toute vie animale ou végétale.

Enfin, l'environnement façonne les variétés à l'intérieur des espèces : l'hirondelle nord-africaine n'est pas identique à celle de Norvège, le peuplier d'Italie diffère de celui du nord de l'Europe, le type humain méditerranéen diffère du type nordique, etc. Sur l'homme moderne l'influence de l'environnement joue peut-être moins qu'autrefois, mais son rôle est déterminant sur son psychisme. Deux vrais jumeaux qui ne diffèrent en rien sur le plan génétique subissent, surtout s'ils sont séparés, des influences externes différentes et deviennent ainsi deux êtres différents. Seul l'homme passe de l'individualité à la personnalité parce que seul il s'approprie à partir de son milieu social un patrimoine culturel.

De ces considérations, il apparaît donc clairement que l'unicité de chaque homme lui confère une dignité particulière donnant, s'il en était besoin, une raison supplémentaire de le respecter ; que cette unicité ne doit pas faire oublier que l'homme appartient à la grande famille de l'humanité qui, elle aussi, est unique ; que la notion de « pureté de la race » est un contresens absolu, car toute uniformisation conduit à la mort. Ainsi, sans perdre son identité, un peuple doit favoriser l'introduction de nouveaux gènes venus d'ailleurs. Enfin, pour l'homme, la part de l'acquis dans le développement de l'esprit est primordiale.

<sup>2</sup> Processus darwinien : évolution des êtres vivants selon la théorie du naturaliste Darwin.

<sup>3</sup> Agents pathogènes : microbes (ou autres) pouvant provoquer une maladie.



Dans le creuset de l'Europe de l'Ouest s'est développée une collectivité humaine caractérisée par quelques traits génétiques communs ; le long isolement relatif des provinces, les mariages de village à village, la diversité des climats et des origines ont favorisé les différences que nous constatons et que les facilités de communication actuelles tendent à effacer.

Ces vérités biologiques se transposent aisément par analogie sur le plan culturel.

La diversité des cultures, vivantes et authentiques, telles qu'elles étaient encore nombreuses au siècle dernier est un trésor inestimable. La disparition d'une culture est une perte irréparable au même titre que la disparition d'une espèce animale ou végétale.

Chaque culture se caractérise par ses mœurs, sa conception de la place de l'homme dans l'univers, ses croyances. Chacune a ses rites, ses habitudes vestimentaires, chacune contribue à la prodigieuse diversité des arts plastiques ou architecturaux, des musiques, des rythmes, des danses ou de toutes autres manifestations de l'imagination créatrice de l'homme. Chacune a apporté à l'humanité des découvertes scientifiques ou de nouvelles technologies venant soulager le travail, ou les souffrances.

Ces idées, ces danses, ces méthodes sont, comme en biologie, le fruit de multiples interactions entre l'homme et son milieu. Cette adaptation profonde des cultures à leur environnement était frappante avant l'intrusion de la technologie occidentale ; un long temps est nécessaire pour une telle symbiose<sup>4</sup>.

Les différences entre cultures permettent seules les comparaisons, la confrontation des idées, des idéologies et des aspirations. Elles permettent aux concepts de s'élargir, de s'enrichir. Elles permettent la diffusion des découvertes et des technologies dans l'ensemble du corps de l'humanité ; en un mot, elles permettent l'évolution par le choix des valeurs les plus hautes. C'est de la sorte, par paliers, que depuis des millénaires a progressé l'évolution culturelle de l'humanité, fait unique dans l'histoire de l'évolution de la vie, aucun animal n'ayant profité comme l'homme de l'expérience des autres groupes.

La diversité des cultures est donc une richesse inestimable qu'il faut préserver jalousement. Pour que la diversité persiste, il faut que les cultures restent vivantes, c'est-à-dire susceptibles d'évolution au contact des autres. Le folklore est une culture pétrifiée.

Mais le fait essentiel est la cohabitation harmonieuse de ces diverses cultures, cohabitation acceptée sans discrimination, sans arrière-pensée, sans idée préconçue.

**Jean Dausset**

(prix Nobel de physiologie et de médecine en 1980)

Courrier de l'UNESCO, septembre 1986

### **Résumé :**

Résumez ce texte de 925 mots en 230 mots avec une marge de tolérance de plus ou moins 10 %.

Le nombre de mots devra être reporté sur la copie.

### **Commentaire de texte :**

La diversité des cultures vous semble-t-elle « une richesse inestimable » ?

Vous appuierez votre réponse sur des exemples précis tirés de votre expérience personnelle et, éventuellement, de vos souvenirs de lecture.

---

<sup>4</sup> Symbiose : association de deux ou plusieurs organismes différents, qui leur permet de vivre avec des avantages pour chacun.



---

## CHOLET 2004-2006

---

Durée : 3 heures

Les musiques nouvelles peuvent-elles encore être cet acte élémentaire et essentiel de l'être, ce lieu où convergent et s'unissent les esprits ? Sont-elles une aventure réservée à quelques-uns ? Y a-t-il eu, y a-t-il encore « profanation » de la musique, c'est-à-dire perte ou détournement de ses pouvoirs, de sa vitalité, de ses nombreux possibles ?

La réponse à ces questions se trouve enfouie dans le foisonnement des idées, des techniques ; car on ne peut plus, à notre époque, parler de *la* musique, mais *des* musiques. D'où provient ce prodigieux éclatement en tendances multiples ? Depuis la Renaissance jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, les compositeurs avaient en commun un système, celui de la tonalité, et des formes, les grandes formes musicales classiques. Certes, chaque véritable artiste faisait évoluer langage et formes, mais de l'intérieur du système tonal ; celui-ci, ayant atteint les limites extrêmes de la distorsion, a été abandonné ; le créateur se trouve maintenant confronté à la nécessité passionnante et mortelle de construire *son* langage, *ses* formes ; jamais il n'a eu tant de liberté, ni couru tant de risques, car peu ont une personnalité assez grande pour inventer leurs propres règles, savoir s'y soumettre et parfois se révolter contre elles, selon le processus qui est la loi d'une œuvre vivante.

La disparition d'un système de référence commun n'est pas un phénomène localisé à la musique : il existe également dans les autres disciplines artistiques. Sur son propre mode et avec une intensité exemplaire, le créateur vit les angoisses de l'homme moderne affronté à la difficulté d'être face à des idéologies changeantes et souvent opposées, à des structures sociales instables, à des valeurs morales dépassées.

Réfléchir sur les musiques nouvelles, c'est donc partir à la découverte des aspects multiples, techniques et idéologiques que revêt au XX<sup>e</sup> siècle l'aventure créatrice musicale, et savoir y discerner, chemin faisant, l'expression des questions fondamentales qui se posent aujourd'hui, et parfois l'intuition d'un devenir encore caché.

N. Lachartre, compositeur  
in Encyclopaedia Universalis

### Résumé de texte :

Vous résumerez ce texte environ au quart de sa longueur initiale.

### Commentaire:

« Musique » ou « musiques » ?

A travers la diversité des musiques dites actuelles, pensez-vous que l'on puisse encore parler de la Musique ?



Durée : 3 heures

## A l'école des sorciers

Comme à chaque rentrée scolaire, une série d'ouvrages dénoncent « la détresse de l'enseignement », stigmatisent « les ayatollahs du pédagogiquement correct », accusent les parents d'élèves de caporaliser les enseignants, s'amuse de l'« Ignare Academy » que serait devenue l'École et condamnent la formation des enseignants, responsable de la baisse avérée du niveau.

Sur les perspectives d'avenir ouvertes par ces ouvrages de circonstance, le mieux est d'aller voir Harry Potter à l'école des sorciers. On y trouve tous les ingrédients de l'école idéale : enfants choisis en raison d'une hérédité qui les prédestine à devenir l'élite, conception magique de l'enseignement (« Il suffit que l'enseignant enseigne pour que l'élève apprenne »), éducation par décrets (les formules magiques permettent de faire voler les balais comme de créer miraculeusement des classes attentives : « Ecoutez-moi, c'est important... »), concurrence entre les groupes et les personnes érigée en principe de fonctionnement jusqu'à l'assomption finale de la distribution des prix. Bref, une vision archaïque de la transmission des connaissances où tout échec est mis sur le compte de forces maléfiques qu'il faut éradiquer !

On pourrait s'arrêter là et laisser les citoyens juges. Mais trois raisons me paraissent néanmoins suffisantes pour réagir plus avant. D'abord, ces pamphlets produisent un effet paradoxal : ils s'appuient sur des textes pédagogiques anciens et tronqués, se réfèrent à des travaux considérés par les chercheurs comme obsolètes (la non-directivité, la « pédagogie par objectifs », une conception des « méthodes actives » qui confond le bricolage et l'apprentissage, etc.). Certes, certaines de ces théories donnent encore lieu à des pratiques, mais toutes les études sérieuses les considèrent comme minoritaires. Étrangement, même, ces théories ne perdurent que par les attaques dont elles sont l'objet.

Ces mêmes ouvrages produisent aussi un effet social. Ils contribuent à alimenter une masse de lieux communs qui pèsent lourdement sur l'évolution de l'école : « Les savoirs s'imposeraient eux-mêmes en raison de leur rigueur intrinsèque : toute difficulté dans leur transmission devrait être traitée par l'exclusion des réfractaires ou des gêneurs... L'autorité du maître consisterait à faire régner l'ordre dans la classe, à n'importe quel prix... Les élèves apprendraient d'autant mieux qu'ils se ressemblent, ont le même niveau, les mêmes affinités culturelles, les mêmes origines sociales... » Comment cela ne déstabiliserait-il pas les militants qui s'échinent à mettre au cœur de leurs pratiques les valeurs de coopération et d'entraide ?

Il y a, enfin, un effet idéologique désastreux de la publication de ces pamphlets : on y mélange tout. On fait semblant de croire que la pédagogie incriminée est née de mai 68, alors que ceux qui sont visés se réclament, pour l'essentiel, de l'éducation populaire, apparue au XIX<sup>ème</sup> siècle, portée par le Front populaire, passée au crible de la Résistance et formalisée, après la Libération, par le plan Langevin-Wallon.

Plus encore, la polémique permet d'éviter le clivage essentiel. Car de quoi s'agit-il en réalité ? De choisir entre une « pédagogie des préalables » et une « pédagogie des conditions ». La « pédagogie des préalables » est héritée du fameux « Nul n'entre ici s'il



n'est (déjà) géomètre », elle pose toujours à l'avance des exigences à l'élève : jadis, ce devait être un garçon de bonne famille ; aujourd'hui les classes moyennes, les filles ont réussi à passer sous les Fourches Caudines<sup>5</sup> des « préalables ». Mais il en reste encore beaucoup qui « n'en savent pas assez », « ne sont pas bien éduqués par leurs familles », « regardent trop la télévision », « ont des mauvaises fréquentations », etc. La « pédagogie des préalables » consiste à définir d'emblée le niveau au-dessous duquel il n'est pas question d'accompagner quiconque dans ses apprentissages : le recours à la relégation s'impose alors inéluctablement.

A l'opposé de cette conception, il existe une autre manière de voir les choses, qu'on pourrait peut-être oser encore appeler « progressiste » : celle qui consiste à ne pas nier les difficultés et les handicaps, mais à chercher et inventer des conditions pédagogiques qui permettent de ne pas exclure. Contre le « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre », c'est la proclamation du « Magnificat », dont Daniel Hameline dit qu'il est le véritable premier hymne laïque : « Il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles. »

Sans préalable de sexe, de race, d'origine, de niveau ou de « bonne éducation ». Ainsi le pédagogue cherche-t-il, par tous les moyens, à « enseigner les gueux ». Il imagine toutes les médiations et toutes les étapes nécessaires : c'est même son obsession. Sortir de la « pédagogie du décret » qui régit l'école des sorciers, arrêter de croire qu'il suffit de dire « Taisez-vous ! » pour que les élèves se mettent au travail.

C'est là où la véritable « laïcité » trouve son origine et garde toute son actualité : la laïcité de la Déclaration des droits de l'homme qui entreprend d'enseigner les orphelins ou les voyous abandonnés de tous.

Voilà le véritable clivage : il oppose ceux qui considèrent l'éducateur (et l'enseignant, sans être le seul, en est évidemment un) comme un être qui doit « faire alliance » avec l'élève contre toutes les formes de fatalité et d'adversité et ceux qui traitent d'abord l'échec, voire la simple difficulté, par la stigmatisation, l'exclusion, la création de ghettos, la répression.

Il est temps de revenir à ce choix et d'analyser nos décisions éducatives – les plus politiques comme les plus quotidiennes - à la lumière de cet enjeu.

d'après l'article de Philippe Meirieu « A l'école des sorciers »,  
paru dans *Le Monde* du 3 septembre 2002.

1. Résumez le texte environ au quart de sa longueur. Selon les conventions du résumé, vous ne chercherez pas à remplacer les termes propres au sujet du texte.

2. Comment définiriez-vous la notion de laïcité telle que l'évoque l'auteur dans ce texte ? Dites brièvement en quoi les conceptions pédagogiques proposées par l'auteur sont véritablement « laïques » (10 à 15 lignes).

3. En quoi l'enseignement de la musique vous paraît-il concerné par ces réflexions ? Illustrez votre réponse par des exemples tirés de votre formation et/ou de votre expérience. (30 à 40 lignes maximum).

Consignes pour votre travail : évitez tout bavardage vague. Plus votre réflexion sera précise, plus elle sera intéressante pour votre lecteur. Si vous utilisez des exemples, développez-les et tentez de les analyser.

---

<sup>5</sup> Fourches Caudines : subir des conditions dures ou humiliantes.



Durée : 3 heures

## *Pourquoi lit-on ?*

Dans *La guerre des Gaules*, Jules César nous apprend que les druides se gardaient de mettre leurs doctrines par écrit. Pourquoi ? Pour deux raisons. D'abord, ils ne voulaient pas que leur enseignement fût divulgué. Ensuite, ils pensaient que leurs disciples, s'ils s'en remettaient à l'écrit, perdraient leur mémoire, faute d'avoir besoin de l'exercer.

Ce point de vue des druides est riche d'enseignements. Il montre d'abord que, même dans un domaine aussi technique et en apparence aussi neutre que la lecture, des valeurs fondamentales sont en jeu, que c'est la condition même de l'homme qui est en cause. Il montre aussi que ces valeurs varient du tout au tout d'une société à l'autre. Nous trouvons normal que les savoirs soient transmis le mieux possible au plus possible de gens ; eux non. Nous pensons que savoir par cœur n'est pas savoir. Eux, les druides, estiment que les savoirs les plus importants sont ceux qui méritent d'être appris par cœur, et que la mémoire ayant donc valeur de moyen privilégié, il convient d'écarter tout ce qui en empêche l'exercice. (...)

Aussi, je n'hésite pas à poser maintenant cette question insolite : pourquoi lit-on ? (...) Pour le comprendre, essayons de voir ce qui distingue une culture orale d'une culture fondée sur l'écriture.

Les druides appartenaient à la culture orale, celle qui ne dispose pas de l'écrit pour se transmettre. Ces cultures (...) peuvent être très riches et raffinées, comporter non seulement des techniques, mais toute une vision du monde. (...) Surtout, ces cultures véhiculent avec leurs contes, leurs proverbes et leurs mythes, des trésors de sagesse humaine.

Seulement voilà : (...) dans une culture orale, faute de livre, tout est confié à la mémoire, et ce qu'elle ne retient pas est perdu sans remède. Cette culture a donc nécessairement une forme mnémotechnique ; autrement dit, tout ce qu'elle transmet doit être facile à retenir et retenu tel quel. Les druides, nous dit encore César, transmettaient leur savoir et leur sagesse "par un grand nombre de vers". On trouve aussi dans les cultures orales bien des devinettes, des métaphores, des allégories, etc. Nous en gardons d'ailleurs une trace avec nos proverbes, qui furent longtemps la culture des analphabètes, l'école des sans-école. Le proverbe est d'essence mnémotechnique, forgé pour être retenu. (...) En tout cas, dans les proverbes, comme dans les devinettes, les allégories, les poèmes, les chants, la forme est intangible ; la lettre du message est sacrée, car si l'on y touche, quelque chose risque de se perdre à jamais. Le passé ne survit que par la mémoire.

C'est pourquoi aussi le contenu de ces cultures orales est foncièrement conservateur. Elles peuvent être belles, poétiques, infiniment riches en sagesse pratique, mais elles favorisent très peu l'esprit critique et novateur ; car tout changement, toute question risque de détruire le message. On le voit d'ailleurs avec les proverbes, qui transmettent, outre des recettes agricoles, une sagesse pratique infiniment précieuse, mais qui tend à repousser toute audace, tout changement, toute illusion. (...)

Le fait de lire introduit une mutation fondamentale dans la culture. Lire, c'est d'abord pouvoir communiquer avec l'interlocuteur lointain, dans le temps comme dans l'espace, s'affranchir de l'*hic et nunc*<sup>6</sup>, donc accéder aux pensées les plus différentes. Lire, c'est

---

<sup>6</sup> Ici et maintenant



aussi pouvoir relire ; le message oral disparaît au fur et à mesure qu'il surgit, ne laissant d'autre alternative que de l'oublier ou de l'apprendre par cœur ; alors que le lecteur, lui, a tout loisir de revenir sur ce qui lui paraît obscur ou essentiel. Lire, c'est trouver devant soi des repères écrits, donc immuables, bien qu'en nombre indéfini, comme les dates historiques, les données géographiques, qui permettent de structurer objectivement le temps et l'espace (...); de passer du mythique au scientifique. Lire, enfin et surtout, introduit une distance entre le savoir et son sujet ; le message oral, dans le conte, le proverbe ou le mythe, n'existe que dans la mesure où il subsiste en nous, où chacun le retient et l'incorpore à soi ; par contre, le texte écrit, et surtout l'imprimé, est devant moi comme un objet que j'ai le pouvoir d'accepter ou d'écarter, de prendre sans m'y laisser prendre.

Bref, la nécessité d'écouter et de répéter sans lire conduit l'auditeur à s'identifier au message qu'il répète, donc à le croire, ce qu'utilisent fort bien la propagande et la publicité. Le simple fait de lire, au contraire, nous libère du message et nous en fait juges. La lecture est donc bien plus qu'un simple moyen. Elle permet la prise de distance par rapport au message, l'analyse conceptuelle, l'esprit critique et objectif, le changement. Une culture orale peut engendrer des épopées comme *l'Illiade*, non des œuvres rationnelles comme les *Éléments* d'Euclide ou les *Méditations* de Descartes. L'enseignement oral renferme des trésors de sagesse pratique et de poésie ; il ne se prête ni à la science, ni à l'histoire, ni à la philosophie. Il fixe la pensée grâce à sa forme, tout en l'y enfermant. La lecture libère la pensée.

Pourquoi lit-on ? demandai-je. Je répons maintenant (...) que lire a une valeur en soi, qu'apprendre à lire est accéder à une certaine liberté. Et pourtant, en abandonnant la culture orale, avec ses mythes chargés de poésie et de sagesse humaine, et même, plus simplement, en renonçant au par cœur, ne perdons-nous pas quelque chose d'irremplaçable, une valeur antagoniste aux valeurs de raison et d'autonomie, et pourtant sans prix ?

Extrait d'Olivier REBOUL, *Les valeurs de l'éducation*, 1992

1. Résumez ce texte en 200 mots environ (cela correspond à environ 25 lignes manuscrites).
2. « Nous trouvons normal que les savoirs soient transmis le mieux possible au plus possible de gens ; [les druides] non ». L'enseignement spécialisé de la musique vous paraît-il concerné par un tel propos ?

Justifiez votre réponse (vos réponses), et illustrez-la (les) par quelques exemples puisés dans votre domaine esthétique. Vous pouvez, si vous le souhaitez, organiser votre réflexion sous la forme d'un débat contradictoire. (Environ 50 lignes).

#### Conseils :

- Prenez votre temps...
- Ce sont moins vos connaissances (pédagogiques, philosophiques, ...) qui sont évaluées que votre aptitude à réagir à une idée, à exprimer un point de vue et à le formuler.
- Ne cherchez pas à rédiger en fonction de ce que vous pensez que les correcteurs attendent !